

Mais la fureur des deux soldats fut à son comble quand ils surent à qui ils devaient le désagrément d'avoir été dénichés dans cette auberge.

—Cet ignoble avorton ! hurla l'un des soudards, comme je lui passerais mon sabre au travers de sa bosse !

—Bah ! nous l'enverrons à ces donzelles ! ricana un des gardes ; il n'a pas l'air d'être bête, le petit.

—Par tous les diables ! n'est pas plaisante pas ainsi !

—Nous vous attendrons ! affirmèrent les ribaudes.

Alors nous vous retrouverons sous la table, dit avec un large rire un des gardes en entraînant les soldats déconfits et tout penauds.

En arrivant à la place, nos deux soudards lancèrent à Lafouine un regard féroce.

Le rusé paysan riait sous cape ; mais en voyant les deux soldats se placer, dans la marche, à côté de lui et promettre de surveiller ses mouvements, il devint songeur et il se demanda si la plaisanterie n'aurait pas pour lui des suites désagréables.

Une demi-heure après, deux compagnies de cinquante hommes quittaient Rouen, et guidées par Lafouine qui était étroitement gardé, se dirigeaient vers les bois qui environnaient le hameau de Malounay.

D'étranges événements venaient de se passer dans ces fourrés profonds, et ils allaient amener des résultats auxquels ne s'attendaient, sûrement, ni Lafouine ni les soldats à qui le traître avait promis de livrer du Cantel.

## CHAPITRE XXV,

Sous la feuillée.

Louis Bergerat, dit le grand Louis, était un beau gars de vingt à vingt-deux ans, dont les jeunes filles de Malounay admiraient la haute stature, l'allure dégagée, les grands yeux bleus, doux et brillants, la taille bien dessinée, les mains puissantes, faites pour protéger. La femme aime la force, surtout lorsqu'elle est réunie à la beauté. Le grand Louis avait les traits du visage un peu larges, mais réguliers, reflétant, sous les longs cheveux blonds qui les encadraient, la lueur pénétrante d'un cœur chaud et d'une âme virile ; ils prêtaient au jeune homme une de ces physionomies heureuses qui gagnent toutes les sympathies.

Gervaise, nature fine et mignonne, devait plaire, par contraste, à un grand garçon qui représentait la force à côté d'elle qui était la grâce. La jolie enfant devait aussi et par des raisons analogues adorer le grand Louis.

Nous ne dirons pas tous les élans de joie et de bonheur auxquels elle se livra, lorsqu'elle eut été sauvée presque miraculeusement par celui qu'elle aimait.

—C'est le ciel qui t'a conduit ici ! lui dit-elle en l'embrassant à pleines joues, elle qui aurait rougi la veille à lui laisser effleurer de ses lèvres les boucles folâtres de sa brune chevelure ; mais dans son émotion elle oubliait toute retenue, sinon toute pudeur.

Elle devait bien du reste cette douce récompense à celui qui venait de lui sauver plus que la vie.

—Mon bon Louis, reprit-elle, que je suis heureuse d'avoir été arrachée par toi aux griffes de ce misérable !

—Que j'aurais dû étrangler.

—Sa mort aurait jeté une ombre de tristesse sur ma joie.

—C'est une vipère ; je ne l'ai pas écrasée, elle conserve tout son venin.

—Bah ! nous ne nous quitterons plus, dit la jolie enfant en prenant le bras de son sauveur, et à côté de toi, je ne crains rien.

Et elle noya les éclairs de ses yeux dans les chauds rayons des grands yeux du beau Louis Bergerat ; elle mit d'un air câlin son front sur son épaule, comme pour se reposer, elle faible et petite, sur cette puissante nature.

Ils marchèrent ainsi quelques temps, pénétrés d'un ineffable bonheur, à travers les allées du bois dont le silence et l'ombre protégeaient leurs tendres effusions.

—Tu ne m'as pas dit, reprit Gervaise, comment tu te trouvais dans cette grotte ? Mais comprends-tu mon saisissement et mon bonheur, moi qui te croyais mort ou prisonnier ! Ah ! j'ai bien pleuré.

—Chère Gervaise ! dit le grand Louis en pressant contre son cœur les petites mains de la jolie paysanne, ah ! j'ai bien craint un moment de ne plus te revoir.

—Lafouine me disait qu'on t'avait enfermé dans un cachot à Rouen ; mais je voyais bien à sa mine sournoise qu'il croyait à ta mort et cela me jetait dans un tel désespoir que j'étais comme idiote. C'est grâce à cela qu'il a pu m'entraîner dans ces fourrés. Mais je t'empêche de me dire ce qui m'intéresse le plus, comment tu as pu te tirer les chausses et échapper aux soldats.

—Voici : j'avais passer toute la journée à bêcher le petit champ qui entoure notre maisonnette ; j'ignorais les malheurs qui venaient de s'abattre sur notre hameau. Les agents du fisc n'étaient pas venus chez nous.

—Ils redoutaient mon grand Louis ! fit Gervaise en regardant son fiancé avec orgueil.

—Peut-être... et puis ils étaient sans doute renseignés sur les ressources de chaque habitant et ils savaient bien qu'il n'y avait rien à prendre dans notre pauvre chaumière. Je n'ai que mes bras, et il y avait au logis quatre bouches à nourrir.

—Ta pauvre vieille mère infirme.

—La chère et vaillante femme a pu assurer la fuite de mon jeune frère et de ma petite sœur, ils sont tous les trois à l'abri du besoin, chez de braves gens à Rouen. Donc après une rude journée de labour, je m'étais mis à tresser des paniers et je chantais en travaillant un de ces jolis noëls que tu m'as appris, lorsque j'entends des cris déchirants chez notre voisin.

—Herbaut ?

—Oui.

—Hélas ! le malheureux a été pendu, et sa famille erre dans les bois.

—Oui, je l'ai vu entraîné par les féroces agents du fisc. Les cris de sa famille m'ont attiré sur le seuil de ma porte. En voyant les violences dont il était l'objet, en apercevant les flammes de plusieurs cabanes incendiées, j'ai deviné quel fléau s'abattait sur notre malheureuse contrée. "Fuyez vite avec les enfants, si-je